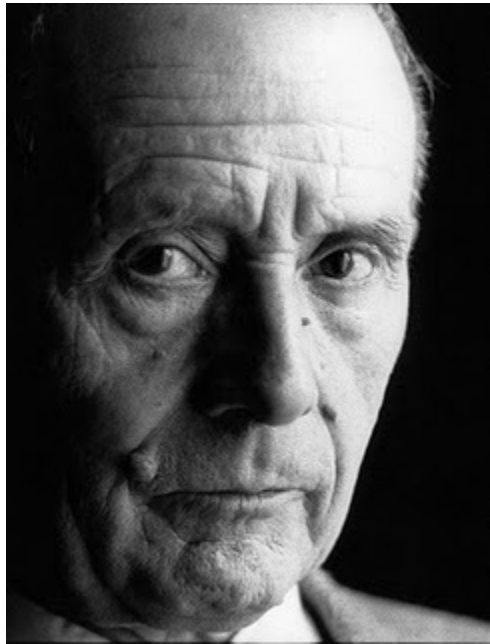


Julien Gracq, un écrivain-géographe (1/3) : des mots et des paysages



Julien Gracq, de son vrai nom Louis Poirier (1910-2007)
« Il résume merveilleusement les rapports complexes et souvent ambigus de l'art et de la géographie. »
(Armand Frémont, 2005)

Un écrivain-géographe puise dans sa culture géographique pour nourrir son œuvre. Il dispose tout d'abord d'un vocabulaire spécifique. Parfois, Julien Gracq emploie une typographie en italique pour souligner la technicité de certains termes familiers au géographe. Interrogé sur cette façon de procéder, il répond que cela veut dire : « *voilà, je n'ai pas de meilleur mot que le mot savant pour exprimer ce que je veux dire, je m'en excuse* ». Nous avons relevé parmi beaucoup d'autres les termes géographiques ainsi soulignés : openfield, podzol, nunatak, draille, chott, gour, igarapé, bluffs, adret, watergand, le sigle Z.I.P. pour zone industrialo-portuaire, etc...

En revanche, l'auteur a sans doute estimé mieux connus d'autres emprunts au vocabulaire géographique et ne les a pas différenciés à l'aide des italiques : polder, planèze, bouclier, hinterland, névé, lagune, moraine, flèche, steppe, canyon, replat, arroyo, épaulement, delta, oued, serre, thalweg, bocage, étier, falaise morte, estive, etc...

Une grande partie de ces termes appartient à la géomorphologie dans laquelle s'est spécialisé Julien Gracq à partir de 1933 ; il a d'ailleurs songé à une thèse de géographie physique sur la Crimée avant de faire porter ses recherches sur la morphologie de la Basse-Normandie.

Lorsqu'on examine l'emploi du vocabulaire géographique qu'en fait Gracq, nous relevons deux types d'utilisation.

Le premier vise à choisir le terme technique jugé le mieux approprié pour qualifier la forme ou le lieu décrit. Ainsi, lorsque l'écrivain se promène dans la forêt de Monts jouxtant son appartement vendéen de Sion, il avance dans la terre cendreuse de la pinède qu'il présente comme un « podzol », nom d'origine russe retenu par les géographes pour désigner un sol lessivé et cendreau. De même, dans *La Sieste en Flandre hollandaise*, quand il décrit « *tout ce*

pays très récemment endigué (qui) vient de sortir de l'eau », le mot « polder » lui vient tout naturellement, mot qui signifie pour le géographe un espace conquis sur la mer par endiguement et assèchement. En revanche, pour décrire le paysage agraire sans clôtures des campagnes d'Orsenna dans *Le Rivage des Syrtes*, il utilise l'expression « campagnes ouvertes » sans italique et sans être certain que le lecteur pense à son acception géographique. Mais dans *Lettrines 2*, pour désigner le même paysage qui remplace par endroits le bocage vendéen, il n'hésite pas à user et de l'italique et du terme géographique d' « openfield ».

Une deuxième forme d'utilisation du vocabulaire géographique compose un réseau lexical métaphorique auquel Julien Gracq fait souvent appel pour la description des paysages. Ainsi, quand il voit la trace large et poussiéreuse faite par « *le trajet quotidien de la migration juvénile et moutonnaire* » des enfants des colonies de vacances à travers la forêt de Monts, il emploie le mot « draille » qui désigne pour le géographe les sentiers de transhumance de la France méridionale. Dans cet exemple, la métaphore de la trace laissée par la migration des moutons apparaît sinon évidente, du moins confortée par plusieurs correspondances.



Forêt de Monts (Vendée) près de Sion où Julien Gracq possédait un appartement

Parfois les descriptions engagent la métaphore sur des chemins plus osés mais non dénués de poésie. Ainsi dans *Lettrines 2*, Julien Gracq décrit le spectacle de la rue de Grenelle depuis les fenêtres de son appartement, les toits parisiens inondés de soleil surplombant la rue invisible et grondante : *« Ce petit monde des hauteurs, avec ses replats, ses portants, ses redans, ses ravins, ses arêtes - monde que j'ai en vue presque à portée de la main par-delà la gorge ombreuse et verticale de la rue de Grenelle, dont le fond m'est caché et d'où monte seulement jusqu'à mon balcon la lointaine rumeur de torrent - est déployé, étalé, inondé de soleil comme la terrasse d'un alpage suspendue au-dessus de la muraille verticale des forêts »*.

Si la plupart des termes géographiques utilisés dans cette description, comme ravins, crêtes ou alpage, sont passés dans le langage courant, il n'est pas sûr que tout le monde connaisse par exemple l'acception précise du mot replat qui désigne une étendue plane sur un versant entre deux parties déclives.

L'écrivain-géographe ne se contente pas d'employer une terminologie propre au discours géographique, il se définit aussi comme un auteur qui sait analyser des paysages.

Il possède un savoir et il a acquis des réflexes lui permettant de dégager rapidement la physionomie et la structure d'un paysage. Dans son entretien avec Jean-Louis Tissier (1986), Julien Gracq le confirme : *« quand je voyage (...), ma formation géographique laisse pointer le bout de son nez (...). Instinctivement on a une autre manière de voir, plus structurale. Je me demande quelquefois ce qu'est le monde des gens qui n'ont pas de formation géographique. Le voyage doit être pour eux une espèce de fantasmagorie mal liée, une juxtaposition heurtée de formes étranges où rien ne s'enchaîne »*.

Nombre de passages de l'œuvre gracquienne tirent profit de ce remarquable coup d'œil de l'écrivain-géographe. En témoignent par exemple les lignes extraites de *Lettrines 2* décrivant la vue qui s'offre au voyageur depuis le balcon de sa chambre d'hôtel à Saint-Hippolyte en Alsace :



Village du vignoble alsacien au premier plan et Vosges boisées avec le château du Haut-Koenigsbourg à l'arrière-plan

« Du balcon de ma chambre, vers l'ouest, la vue plonge dans les vignes, un compact de vignes sans une lacune jusqu'à mi-pente des collines (...). A droite, à gauche, tout près,

presque à portée de cri, les clochers de brique des deux villages voisins pointent chacun derrière l'épaule d'une colline vineuse. Au-dessus des vignes, sans transition, la forêt, et les rondes et noires petites montagnes dont l'une, juste en face de ma fenêtre, porte haut à sa cime le donjon vernissé de neuf du Haut-Koenigsbourg. La coupure nette des zones étagées, l'échelle riante et tout humaine des distances et des altitudes, qui accorde au paysage l'ampleur sans le grever de l'inconfort, la sonorité, la transparence de l'air, l'étalement sous les yeux, voluptueux et pentu, du paysage lisible de haut en bas comme une carte (...) ».

Tout y est dans cette description du versant alsacien des Vosges. L'orientation d'abord : le regard porte vers l'Ouest, c'est-à-dire vers les sommets du versant vosgien où se niche le château du Haut-Koenigsbourg, citadelle perchée près d'une frontière souvent contestée. A droite et à gauche, tout proches, les deux villages voisins de Saint-Hippolyte, c'est à dire Orschwiller au Nord et Rödern au Sud, le long de la route des vins. Derrière l'observateur, l'Est, c'est à dire la plaine du Rhin. Autre aspect clé du paysage : la coupure nette des zones étagées, celles-ci étant caractérisées par une occupation humaine et une mise en valeur différentes en relation avec des conditions naturelles spécifiques : la zone la plus basse correspondant aux collines sous-vosgiennes avec son vignoble de qualité et ses villages coquets proches les uns des autres car la vigne est ici - comme bien souvent - une culture peuplante ; au-dessus des collines viticoles (Gracq écrit « colline vineuse »), la zone plus élevée du massif ancien recouverte par la forêt et pratiquement vide d'hommes.

Le seul séjour extra-européen de Julien Gracq, un séjour de deux mois aux Etats-Unis pendant l'été 1970 en tant que *visiting professor* à l'Université de Madison dans l'Etat du Wisconsin, illustre l'aptitude de l'écrivain-géographe à saisir rapidement l'essentiel d'un paysage

C'est encore dans *Lettrines 2* que nous pouvons lire cette petite leçon de géographie : « *le sommet des mamelons souvent assez raides est occupé uniformément par de petits bois : la culture, on dirait, s'essouffle vite ici au long des pentes trop déclives. (...) A l'inverse de la civilisation mexicaine et andine, c'est partout une civilisation des plaines basses, qui ne mord pas sur les hauteurs, qui pourtant évite aussi les thalwegs et les abords marécageux des fleuves (...) on est surpris de l'aspect sauvage, non maîtrisé, non aménagé, des fonds de vallées (...) les agglomérations(...) se logent uniformément dans les creux, près des confluent et sur les plaines : pas une seule ville perchée ici (...) la vie s'étale seulement entre les niveaux extrêmes qui circonscrivent la zone des commodités (...)*

Peu familier du continent américain sinon par la connaissance livresque et photographique, Julien Gracq pointe pourtant ce qui fait l'originalité du paysage du Wisconsin. L'acuité du regard trie les indices et révèle par comparaison, elle lit et interprète à la fois, combinant l'exactitude descriptive et la vision d'ensemble. Dans cette région proche des Grands Lacs américains, le paysage est assez vallonné malgré l'altitude peu élevée avec ses « *mamelons souvent assez raides* », ses collines, ses pentes déclives mais aussi ses plaines basses et ses fonds de vallées. Les collines parfois accidentées renvoient aux débris morainiques déposés par les anciens glaciers quaternaires, aujourd'hui rétractés dans la partie septentrionale du bouclier canadien.

Mais l'originalité de cet espace situé au Nord des plaines du Middle West réside avant tout dans l'histoire de sa mise en valeur : celle-ci s'est faite récemment par une population de pionniers peu dense dans un contexte d'immense réserve spatiale dotée de grandes étendues de terres fertiles. Inutile de s'échiner à aménager des fonds de vallées souvent marécageux, inutile de mettre en valeur des pentes supérieures trop déclives et aux conditions climatiques moins favorables, l'espace intermédiaire suffit largement à faire vivre la population peu nombreuse : c'est partout « *une civilisation des plaines basses* » qui ne ressemble en rien à ses homologues américaines des hauts plateaux mexicains et andins.

Daniel Oster